Références italiennes et françaises dans le républicanisme espagnol du XIX^e siècle. Héros, discours et iconographies partagés

*Italian and French References in Nineteenth Century Spanish Republicanism
Heroes, Discourses and Shared Iconographies*

Pere Gabriel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12824>

DOI : 10.4000/cdlm.12824

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2019

Pagination : 113-129

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Pere Gabriel, « Références italiennes et françaises dans le républicanisme espagnol du XIX^e siècle. Héros, discours et iconographies partagés », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 99 | 2019, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 04 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12824> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.12824>

Ce document a été généré automatiquement le 4 mars 2021.

© Tous droits réservés

Références italiennes et françaises dans le républicanisme espagnol du XIX^e siècle. Héros, discours et iconographies partagés¹

*Italian and French References in Nineteenth Century Spanish Republicanism
Heroes, Discourses and Shared Iconographies*

Pere Gabriel

Un avertissement préalable, probablement banal et évident

- 1 En tant que contemporanéistes, nous ne devrions oublier à aucun moment l'histoire longue et continue des symboles et de l'iconographie. On ne peut remettre en question le poids encore en vigueur aujourd'hui, persistant et dans un certain sens « fondateur » de la culture classique gréco-latine – et même en deçà, si l'on tient compte des créations du monde égyptien, perse et assyrien. Il est par ailleurs difficile de discuter la récupération et les apports de la Renaissance ou, à une époque déjà plus proche, l'empreinte indéniable des Lumières et de l'encyclopédisme libéral du XVIII^e siècle sur le langage symbolique et iconographique des XIX^e et XX^e siècles.
- 2 Ainsi, nous ne devrions pas tomber dans l'erreur de penser en termes de pure « invention » de ces symboles et iconographies, et de création de récits complètement « nouveaux ». Nous devons évoluer, d'une manière beaucoup plus complexe, sur le terrain des « lectures » et des « contextes historiques » – lectures toujours contrastées et toujours réélaborees, et en même temps avec nombre d'éléments communs et de continuités interprétatives. « Lectures » et « assomptions » pratiquées par un secteur ou groupe social déterminé, une idéologie déterminée ou une culture politique plus ou moins spécifique d'une époque, dans le cas qui nous occupe, on pourrait dire dans la

contemporanéité du xix^e siècle, mais qui en même temps a partagé des aspects et des images des uns et des autres. Précisément, l'existence de racines et de troncs communs a facilité l'interrelation. D'une manière particulière si l'on veut, c'est sur ce terrain du langage symbolique, de l'iconographie et du récit qu'on peut observer le plus facilement les nombreuses interconnexions existant au cours du temps et de manière très intense au cours du xix^e siècle entre les divers républicanismes et les diverses cultures politiques radical-démocratiques des pays de l'arc méditerranéen latin.

- 3 Il existe, à un niveau plus instrumental et moins théorique, une autre raison pour ne pas oublier cette longue histoire du langage symbolique. Si nous voulons comprendre et lire correctement l'iconographie ainsi que le récit des héros et des mythes du combat républicain décimononique, nous devons les connaître et tenir compte de leurs clés – clés que les récepteurs de l'époque savaient sans aucun doute lire beaucoup mieux que nous-mêmes aujourd'hui².

Un catalogue de références iconographiques à comparer, possible et très embryonnaire

- 4 Il ne s'agit pas à présent d'approfondir ce catalogue, mais je pense qu'une simple liste constitue elle-même une première approche du large éventail de symboles, iconographies et récits, avec un effet certain sur la formation des diverses cultures politiques républicaines et radical-démocratiques du xix^e siècle.

L'identification républicaine

Les drapeaux...

Matrones

Étendards

L'histoire du combat

Portraits de héros et luttes révolutionnaires

Les musiques. Les hymnes

Les commémorations. Les jours républicains

La monumentalité et la statuaire commémorative

Les rituels de la sociabilité républicaine

La décoration des centres et leur signification

Congrès et Assemblées

Manifestations

Meetings

Conférences

Fêtes et bals

Concours

Enterrements et monumentalité nécrologique

La presse

Une de la presse quotidienne et hebdomadaire. Les revues

Numéros spéciaux

Presse satirique

La distillation républicaine de l'iconographie et le récit libéral en Catalogne et en Espagne. Les références européennes

- 5 L'appellation symbolique du républicanisme en Espagne provient d'une distillation consciente et intentionnelle de l'histoire générale libérale et progressiste hispanique et, en Catalogne, de l'histoire catalane. En même temps, elle a été très attentive aux références libérales européennes et nord-américaines ainsi qu'aux références hispano-américaines, et, il faut le souligner, elle a cherché à « entrer » dans l'imaginaire progressiste international, à faire partie de ce dernier.
- 6 Avant 1868, certains épisodes fameux rattachables notamment aux luttes républicaines des années 1840-1843 ou la séquence chronologique 1854-1860 avaient déjà fait l'objet d'une exploitation iconographique ou commémorative organisée à des fins de propagande. Toutefois, c'est pendant le Sexennat Démocratique de 1868-1874 que les tentatives commémoratives et l'ensemble des pratiques symboliques républicaines ont acquis la plus grande importance et que d'une certaine manière un corpus « fondateur » minimal s'est constitué.
- 7 Il suffit maintenant d'un seul cas, que j'estime très représentatif et qui illustre clairement l'importance de la « distillation » de la culture libérale et la volonté d'incorporation à l'imaginaire révolutionnaire européen du républicanisme catalan et hispanique. En 1873, une œuvre soigneusement éditée en deux volumes a été publiée à Barcelone : *Los mártires de la República*, rédigée par une « Société d'Écrivains Républicains ». Les sous-titres de la première page étaient suffisamment explicites. Le premier contenait : « Tableaux historiques des souffrances, des peines, des martyres de tous les grands apôtres de l'idée républicaine ». Au-dessous figurait, en espagnol : « Épisodes dramatiques et intéressants des existences de Cuello, Terradas, Lincoln, Kossuth, Mazzini, Sixto Cámara, Ruíz Pons et tant d'autres, illustres victimes de la tyrannie ». Et finalement : « Histoire de la République en général, synthétisée dans ses martyrs. Pages écrites par une Société d'Écrivains Républicains »³. Il s'agissait donc clairement de l'intention non pas de fixer son propre martyrologe mais de s'incorporer au martyrologe le plus universel, en un double jeu d'inclusion de personnes et de faits locaux dans les listes des grands mythes européens, et en même temps d'assumer en tant que siens les prestiges et les mythes étrangers.
- 8 Dans tout ce processus, l'intervention des lettrés et de la littérature visant le public populaire a joué un rôle fondamental. Ne citons que quelques noms : Abdó Terradas, Albert Columbrí, Ceferí Tresserra, Antoni Altadill, Enrique Rodríguez Solís, Antonio Sánchez Pérez, etc., sans parler ni du théâtre ni de la littérature dite de cordel⁴. Une particularité dont on a – malheureusement à mon sens – très peu tenu compte est que pratiquement la totalité des auteurs ont joué un rôle dirigeant et militant remarquable au sein du mouvement. Les écrivains ont apporté un important soutien à la culture

républicaine du xviii^e siècle, avec plus ou moins d'autodidactisme ou de reconnaissance académique⁵.

- 9 C'est me semble-t-il dans une deuxième étape, entre 1875 et la crise de fin de siècle, à l'époque de la restauration bourbonienne, que nous devons situer le moment clé d'une volonté explicite de codification d'une rhétorique et d'un corpus symbolique propre, qui allait utiliser une large gamme d'instruments (du journalisme graphique et de la diffusion sur divers supports de l'iconographie et des récits élaborés à la systématisation avec des cadences et des rituels du spectacle et des loisirs).
- 10 En outre, c'est à l'époque que fut élaborée avec la plus grande complexité et puissance une histoire populaire mythique (qui pouvait incorporer sans trop de problèmes des éléments émergents tels que l'ouvriérisme, et, le cas échéant, les régionalismes et le catalanisme). Parmi les pièces clés de l'argumentation républicaine, réformée et de plus en plus puissante, on trouve l'affirmation majestueuse de l'existence d'une lutte progressive des peuples pour la liberté, ainsi que l'anticléricalisme et la lutte contre l'obscurantisme et l'Église, thèmes facilement entremêlés avec la thématique maçonnique et de libre-pensée. On envisageait explicitement et même de manière obsessionnelle la lutte spécifique républicaine, remplie d'épisodes importants de révolte et de rébellion, d'hommes d'action et de martyrs, mais aussi, dans ce qui fut peut-être l'une des nouveautés de l'époque, d'hommes sages qui furent magnifiés et convertis en « patrimoine » du discours progressiste et libérateur.

Exemples de matrones républicaines espagnoles en contraste. L'influence française

- 11 Il était habituel de placer un « portrait de la République » à une place d'honneur chez soi et surtout dans la décoration des salles pour les actes commémoratifs. De même, il y eut une importante diffusion de planches et d'« oléographies » représentatives. Nous ne pouvons pas encore entrer dans la généalogie concrète des diverses images adoptées. La figure de profil d'une matrone gréco-romaine assise.
- 12 Les premières images avec une explicite signification républicaine espagnole que nous ayons pu localiser datent de 1870-1871, pendant le sexennat. L'une des premières allégories provenait de la couverture de la collection de *La Ilustración Republicana Federal*, revue éditée à Madrid par Enrique Rodríguez Solís à partir du 15 juin 1871. La gravure représentait, au premier plan, la figure assise de profil d'une matrone gréco-romaine, qui portait le bonnet phrygien sur une chevelure frisée. Elle portait une tunique (peut-être un chiton) et une toge (himation), les bras nus. Son bras gauche tenait une hampe, ornée d'un drapeau tricolore aux bandes verticales sur lesquelles on lisait, respectivement : Liberté, Égalité, Fraternité ; les franges dessinaient – la gravure n'étant pas en couleur – une séquence couleur foncée, blanc et couleur claire, et dans chacune d'entre elles les quatre pointes présentaient une étoile à cinq branches. Elle était assise sur un petit piédestal orné d'une couronne de laurier avec un triangle au centre. À l'arrière, on observait une partie du globe terrestre à droite et la tête d'un lion gisant à gauche à ses pieds, chaussés de sandales. Le ciel était illuminé par les rayons d'une étoile, elle aussi à cinq branches, située au-dessus de sa tête. Les deux colonnes doriques, herculéennes, fendaient l'air, avec l'inscription « Plus Ultra ». Dans la partie inférieure, sur le côté, sur une pierre tombale on pouvait lire les noms des

martyrs républicains de l'époque : Sixto Cámara, Guillén, Carvajal et Bohórquez ; de l'autre côté, on pouvait lire des noms de lieux d'insurrection célèbres : Cádiz, Málaga, Jerez, Valencia, La Bisbal. Entre les deux, on pouvait lire « Dédicée au peuple espagnol ». Par ailleurs, on conservait cette allégorie, avec peu de variantes, sur la couverture de chaque numéro⁶.

- 13 En 1873, pour des raisons évidentes, l'imagerie républicaine est abondante, plus particulièrement chez les dessinateurs catalans qui, à la différence de l'iconographie générée depuis Madrid, définissent toujours la République comme un régime fédéral. Une allégorie de Tomás Padró représente la loi proclamant la République Fédérale⁷. Une matrone modelée à la manière gréco-romaine, avec une tunique « péplos », une chlamyde et les cheveux frisés porte le bonnet phrygien, et alors qu'elle tient une lance dans sa main droite, sa main gauche repose sur une table de pierre avec l'inscription « Loi * République Fédérale * 1873 » – qui repose verticalement sur un piédestal – les entrées étant séparées par deux étoiles à cinq branches. Cette main tient en même temps une branche de laurier. L'ensemble du dessin est encadré par un cadre ovale, et dans les quatre coins on peut lire « Loi », « Ordre », « Liberté » et « Justice ». Tomás Padró fut l'auteur des dessins de *La Flaca*, dans laquelle les allégories sur l'Espagne et la République furent constantes en 1873. Parmi ces dernières, plus sensuelle que celle que nous venons de décrire, il dessinait une matrone ailée, vêtue d'un bonnet phrygien, aux cheveux noirs et forts, avec une toge qui laissait deviner la nudité de son corps et permettait de voir son sein gauche, lisse et bien formé ; son bras étendu tenait la balance équilibrée de la justice. Sur la droite, elle maintenait une table portant l'inscription « Loi » et les lettres « R F » au centre des deux branches de laurier disposées en cercle semi fermé. L'ensemble était placé sur une estrade sur laquelle on pouvait lire « 11 février 1873 ». Par-dessus, le petit piédestal qui soutenait la pierre républicaine comportait sur sa face, au niveau triangulaire, la légende « Liberté, Fraternité, Égalité », composée à partir de chacun de ses bras. Une nouveauté iconographique importante, qui se répéta souvent dans *La Flaca*, fut l'introduction du coq républicain, aux pieds de la matrone, aussi à gauche, face au piédestal nivelé. Le coq semblait triomphant, se tenant bien droit et légèrement provocateur. L'allégorie, très détaillée, comprenait aussi – avec une signification plus catégorique que celle de l'image de *La Ilustración Republicana Federal* de 1871 – le globe terrestre et les symboles du commerce, de l'industrie, des arts et de l'écriture, en plus de nouveautés telles que la photographie au premier plan, devant un paysage plus lointain où l'on observait le travail des champs, les cheminées de l'usine, la puissante locomotive d'un train et la mer sillonnée par de magnifiques voiliers de transport au-delà des quais⁸.
- 14 Sous la Restauration, la fièvre de la vente d'oléographies pour la décoration des centres et des casinos, la décoration des locaux de célébration ou le bureau particulier du directeur se poursuivit. Il est facile de constater à nouveau certaines différences entre l'iconographie générée depuis Madrid et l'iconographie barcelonaise, différences qui reposent aussi bien sur la question de la plus ou moins grande signification fédérale de la République (en Catalogne, l'image républicaine fédérale continuait à incorporer les étoiles à cinq branches, les blasons des provinces historiques et l'on cherchait des devises fédéralistes) que le caractère plus ou moins combatif, plus ou moins placide et reposé de la matrone. Inutile de dire que les secteurs les plus révolutionnaires et pro-insurrectionnels du progressisme républicain de la fin du xix^e siècle avaient l'habitude

de représenter la République sous les traits d'une femme armée, avec une ceinture de balles et un fusil avec une baïonnette au canon⁹.

- 15 Un autre auteur qui consacra une attention régulière à ce thème fut le dessinateur et caricaturiste politique républicain Eduardo Sojo (1849-1908), qui signait sous le nom de « Demócrito »¹⁰. Deux images sont à souligner : l'une publiée début avril 1882 dans *Gil Blas*, et l'autre avec un impact et une diffusion importante début février 1894, lorsqu'il était animateur de *Don Quijote*, à Madrid. Cette dernière fut très bien reçue et applaudie avec enthousiasme, voir par exemple la réaction d'*El País*, l'organe du républicanisme progressiste à Madrid, qui en fit la description suivante, sous l'épigraphe « La République. Oléographie par Demócrito » :

La République de Sojo n'est pas la matrone classique, arrachée au Parthénon d'Athènes et que nous sommes déjà fatigués de voir ; il s'agit d'une figure essentiellement espagnole, dont les yeux noirs semblent refléter tout le soleil de l'Andalousie. C'est la République rêvée par le poète naturaliste ; l'idéal en chair et en os, pour ainsi dire.

En voyant la belle brune à travers laquelle Sojo a symbolisé la République, on a envie de lever son chapeau et de crier :

Olé, les institutions démocratiques !

Nous ne pouvons que dire des louanges pour parler de la dernière œuvre du populaire caricaturiste *Demócrito* ¹¹.

- 16 L'enthousiasme pour le zorrillisme républicain progressiste fut répandu, de même que sa dérive nationaliste espagnole. Peu de temps après la description que nous venons de reproduire, un écrivain satirique célèbre de romans de mœurs, Gil Parrado¹², lui consacra quelques strophes sous le titre de *La Comedia Humana. Al popular dibujante Demócrito con motivo de la publicación de su República Española* ¹³ qui, bien qu'elles ne soient ni très artistiques ni inspirées, sont très révélatrices de l'impact causé par cette République sensuelle et légèrement lascive. Par exemple :

*Sus ojos causan enojos,
en largas pestañas presos,
¡válgame Dios, qué par de ojos !
y sus breves labios rojos
son nido de amor y besos.
Diablo, símbolo o mujer,
de semblante soberano,
¡monárquico habrá de ser
el que, tus gracias al ver,
no se haga republicano ! [...]*¹⁴.

Un cas particulier : l'obsession du fédéralisme catalaniste pour la représentation et le symbole. Les influences suisses

- 17 Je ne peux résumer ici et maintenant les différences existant dans les lectures symboliques effectuées depuis Madrid, où dominèrent les images du progressisme zorrilliste, et depuis Barcelone, à l'époque de l'hégémonie du républicanisme fédéral catalaniste. Je crois par contre qu'elles sont significatives, comme je l'ai déjà commenté lors d'autres rencontres. Dans tous les cas, soulignons le rôle du fédéralisme catalan – tout d'abord sous la direction de Valentí Almirall puis de Joseph M. Vallès i Ribot – dans la construction d'un corpus symbolique catalaniste, qui représentait une Espagne

très régionalisée et une interconnexion européenne – et nord-américaine – très notable. En voici un seul exemple concret : lors de la célébration du 11 février 1883 – dixième anniversaire de la proclamation de la Première République – les fédéraux décorèrent les locaux avec une attention particulière. Comme cela se produisit au Théâtre Tivoli de Vilanova i la Geltrú, une des villes de taille moyenne de Catalogne relativement proche de Barcelone, les balcons des amphithéâtres étaient couverts de « damas rouge cramoisi, sur lequel se découpaient de grands blasons des États-Unis, de la Suisse, de la France, de la Catalogne et d'autres régions espagnoles ». La description journalistique que je cite continuait en signalant qu'entre les blasons, il y avait « de beaux médaillons ornés d'immortelles, de chênes, de lauriers et de palmes, avec les noms d'Orense, Cámaras, Terradas, Figueras, Louis Blanc, Gambetta, Mazzini, Garibaldi, Oberdank et d'autres républicains espagnols éminents qui par malheur ont disparu ». Plus encore, on avait aussi mis à une place de choix les noms et la représentation de Pau Claris et de Joseph Moragas, « le héros catalan de 1640 et l'un des héros catalans de 1706 »¹⁵.

- 18 Comme je le souligne, en face de ce qui me paraît une des moindres préoccupations du républicanisme et du fédéralisme de Madrid pour les symboles, l'intérêt et l'effort rhétorique et symbolique des fédéraux catalans et plus généralement du catalanisme fut large et même obsessionnel. La presse en général, républicaine ou fédéraliste, se complut dans un déploiement symbolique délibéré. Dans ce cadre, l'affirmation revendicative de la Catalogne joua un rôle central, ainsi que ce que nous pourrions appeler une européisation libérale de la représentation.
- 19 On peut trouver une manifestation impressionnante de ce fait dans la réception que Vallès i Ribot organisa en 1888 pour Pi i Margall, le leader général du parti, qui résidait à Madrid. Le rassemblement des militants républicains fédéraux catalans à Vallvidriera – dans l'une des montagnes autour du périmètre de la capitale – eut lieu le 16 et constitua sans nul doute l'une des plus importantes manifestations de masse sous la Restauration connues jusqu'à aujourd'hui. Elle eut un grand impact, plus particulièrement grâce à l'organisation, à l'ordre et au rituel qui y furent déployés. La pièce centrale de la célébration fut le défilé ordonné des divers conseils de comarques du parti en Catalogne (dans le cas du Conseil de Barcelone, divers conseils de districts existaient), suivis par les militants de chaque lieu, qui portaient les drapeaux, des bannières et des pancartes spécifiques, avec dans chaque cas des couleurs identificatoires (avec une abondance de drapeaux rouges, bleus ou verts, ainsi que des drapeaux et des blasons de la Catalogne). Nous disposons d'un récit et d'une description très détaillée de cette fête à l'assistance nombreuse ainsi que de sa décoration. Chaque conseil et chaque groupe de militants rencontraient à un moment précis devant l'estrade le Conseil Régional Catalan et Pi i Margall lui-même. Le dirigeant de service effectuait alors une proclamation, à laquelle répondait l'un des dirigeants présents au Conseil Régional ou de la direction espagnole. Pi prononçait simplement une courte salutation.
- 20 Il est intéressant de souligner ici que le modèle utilisé, comme nous l'avons déjà commenté, fut celui de la fête suisse du Tir National. Vallès i Ribot lui-même avait été l'invité d'honneur à la fête d'août 1887 qui eut lieu à Genève, et il avait pu offrir le drapeau catalan, qui fut hissé pendant tous les jours de la célébration. Dans son discours, il ne manqua pas d'applaudir la réalité politique confédérale de la Suisse, ainsi que la défense d'un « État composé », qui maintenait le respect des diverses langues,

des droits et des lois particuliers, ainsi que de l'autonomie et de la liberté maximale de chacune des vingt-deux « républiques » confédérées¹⁶.

- 21 Cette référence suisse et plus particulièrement la fascination pour la fête du Tir National venait de loin. Valentí Almirall lui-même avait déjà assisté à la fête de 1883, qui avait eu lieu à Lugano, et il avait publié le bulletin explicatif correspondant dans une longue chronique au journal *El Diluvio*¹⁷.

Insurrection et politique démocratique. Le libéralisme armé, contrastes français et italiens : Gambetta et Garibaldi

Le républicanisme d'ordre et la référence française : Gambetta

- 22 Léon Gambetta fut l'un des héros de son temps incorporé à l'histoire apologétique et particulière du républicanisme espagnol. Il finit par représenter, beaucoup plus encore que Thiers, la capacité de mobilisation populaire et de reconstruction de la France après la défaite de 1870 face à la Prusse. Le personnage permettait de renforcer l'image (contradictoire en apparence seulement) du politicien courageux qui peut à certains moments appeler aux armes et à la lutte contre l'envahisseur, ou encore contre la tyrannie, mais qui est en même temps capable de mener un travail constructif et de bâtir un édifice constitutionnel garantissant l'ordre et l'harmonie sociale. Ses principaux et immédiats faire-valoir furent manifestement Castelar et les républicains humanitaires et possibilistes, ainsi que les progressistes, et en ce qui concerne les fédéraux, Estanislao Figueras plus que Pi i Margall, bien que ce dernier ait aussi reconnu son travail à plusieurs reprises.
- 23 Lorsque Gambetta mourut, Emilio Castelar écrivit une longue nécrologie dans son *Historia del año 1883*. Dans cette dernière, après avoir insisté sur le fait que Gambetta avait su en temps voulu défendre la lutte armée (« les temps héroïques de la démocratie française »), il commentait surtout son action postérieure, pacificatrice et responsable. D'autre part, et de manière aussi significative, la franc-maçonnerie organisa des soirées nécrologiques. Une soirée organisée par la Loge Severidad de Valencia revêtit un intérêt spécial et eut une grande répercussion, avec un discours de Miguel Mas y Soler mettant justement au même niveau Estanislao Figueras et Gambetta, tous les deux morts en peu de temps d'intervalle. On publia les discours de la veillée funèbre qui fut célébrée, selon ce qui est consigné, « en mémoire des FF. E. Figueras et L. Gambetta le 10 janvier 1883 dans la Vallée de Valencia ».
- 24 Comme cela se produisait avec les héros mythifiés, l'impact dépassait la simple courtoisie et allait au-delà du rituel de la nécrologie. Il pénétrait dans l'espace le plus privé et le plus intime. En voici un cas particulier : Joseph Palet, un dirigeant local catalan républicain, originaire de Rubí, était intervenu dans les conspirations et les actes révolutionnaires contre Isabelle II, il avait lutté dans les bataillons de la Liberté contre les carlistes et avait aussi participé à la résistance armée à Sarriá, en janvier 1874, contre le putsch du général Pavia contre la Première République. Sous la Restauration, il se rangea du côté de Castelar et il rallia aussi rapidement l'unitarisme républicain que préconisaient les progressistes. Alors que Gambetta était malade en

décembre 1882, le premier fils de Palet naquit. Il n'hésita pas un instant, il le prénomma Gambetta et le bébé fut enregistré sous ce nom au registre civil.

- 25 Ce dernier cas nous permet par ailleurs d'observer la relation fluide d'une bonne part du républicanisme espagnol avec le républicanisme français. Ainsi, sur l'une des bannières que les républicains locaux lui consacrèrent, de manière très explicite et consciente, la symbolologie associait des éléments iconiques français et espagnols. Les drapeaux espagnols et français étaient entrelacés, on observait des éléments de l'écu d'armes de l'armée républicaine française, etc. et tout ceci encadré par une série de figures qui évoquaient plus une république de l'ordre qu'une république révolutionnaire.

La référence italienne et l'insurrectionnalisme politique : Garibaldi et le garibaldinisme

- 26 C'est une vérité de Lapalisse d'évoquer l'influence mythique de Garibaldi sur le républicanisme populaire et l'ouvriérisme décimononique. Ce fut chose facile pour un Colloque international réuni à Messine début juin 1982 de recueillir des interventions spécifiques expliquant le rôle de ce dernier dans le mouvement radical et ouvrier anglais (1848-1870), ainsi que sa mythification en Allemagne en 1870-1871 et dans l'Europe danubio-balkanique, plus particulièrement en Hongrie. Nul n'est besoin d'évoquer l'Italie et son influence déjà étudiée sur la Première Internationale.
- 27 Dans le cas espagnol, nous disposons maintenant d'une bibliographie peu étendue mais remarquable et significative. Il faut citer les travaux de M. Espadas Burgos (1984), J.A. Ferrer Benimeli (1984), F. Madrid Santos (1992 et 1993), T. Abelló (2004 et 2005), etc.¹⁸. Mais il ne s'agit pas ici de développer de manière détaillée les relations concrètes que des groupes espagnols et catalans ont maintenues avec le garibaldisme, comme ces auteurs tendent généralement à le présenter. Je voudrais de manière beaucoup plus élémentaire apporter quatre détails significatifs qui nous donnent des pistes concernant l'assomption mythique de Garibaldi dans la tradition des militants populaires catalans et aussi espagnols. À la différence de Mazzini, Garibaldi rencontra un clair succès bibliographique. Très rapidement, beaucoup de livres commentèrent ses prouesses, et avec d'autres héros populaires de la première moitié du siècle il se transforma en un personnage à la une des journaux de l'époque.

Un homme célèbre

- 28 Un premier effort de popularisation doit être situé en 1860-1863, effort dans lequel intervint sans aucun doute le publicisme démocrate et pro-républicain. Il coïncide clairement avec la « Deuxième guerre d'indépendance italienne », qui se termina par la proclamation du Royaume d'Italie en 1861, lors de l'étape des hauts-faits de l'expédition des Mille de mai 1860 et du combat d'Aspromonte le 29 août 1862. Il y eut alors, remarquablement orchestrées depuis Barcelone, la traduction simultanée des Mémoires de Garibaldi qu'Alexandre Dumas commença à publier à Paris (en 1860, jusqu'en 1861), la diffusion des prouesses de Garibaldi et des garibaldiens en Sicile, expliquées par Antoni Altadill (1860) et la traduction du livre de Charles O. Fere sur les multiples entreprises en Amérique, au Piémont, en Sicile et à Naples en 1834, 1848, 1858 et 1860 (aussi de 1860). D'autre part, depuis Madrid, Evaristo Escalera se spécialisa dans

le récit des multiples aventures de Garibaldi et des garibaldiens, « les soldats de l'indépendance italienne », avec des œuvres de 1860, 1861 et de 1862. Finalement, il éditerait aussi en 1863 à Valencia un livre sur les prouesses héroïques du général *José Garibaldi*. Il s'agit dans tous les cas de livres présentant un volume régulier d'environ 400 pages, au format in-4^e, avec des gravures et des portraits romantiques *ad hoc*.

- 29 Une preuve *a contrario* de la forte présence garibaldienne en Espagne peut être observée dans les écrits conservateurs prenant fait et cause pour la royauté napolitaine et le pape. Les auteurs d'une *Historia del joven rey D. Francisco II de Nápoles*, en 1861, justifiaient leur œuvre par les mots suivants :

Pourquoi propose-t-on de se référer à l'odieux attentat dont ont souffert et souffrent encore aujourd'hui la justice et le bon droit à Naples ? Parce que les voix du bon sens protestent contre la direction tordue que l'on cherche à imprimer aux idées des masses, à ceux auxquels sont principalement destinées les publications dont nous nous sommes plaints, parce que finalement, parmi tant de vies de Garibaldi, parmi tant d'histoires des événements d'Italie, il est important d'en faire apparaître une qui, bien qu'elles pâtissent des mêmes défauts littéraires que les autres, fasse entendre clairement la voix de la vérité...¹⁹

- 30 Inutile de dire que dans ce cas, Garibaldi était l'auteur et le responsable des crimes les plus ignominieux. Il était par exemple coupable d'effectuer des appels réitérés aux sociétés ouvrières qu'il présidait de manière honoraire pour qu'elles se mobilisent et expulsent les papes et la religion catholique, qui était en même temps coupable d'affirmer sa foi en un Christ partisan de l'égalité des hommes.
- 31 La popularisation de Garibaldi ne provient par seulement des livres. Avec une influence plus étendue, la presse républicaine et démocratique insistait sur les nouvelles des prouesses de Garibaldi. On pourrait par exemple souligner dans ce sens *La Opinión* de Valencia en 1862. Comme nous le verrons par la suite, tout ce propagandisme n'était qu'une des faces publiques des conspirations et des aventures européennes des démocrates et des républicains espagnols, qui maintenaient des relations concrètes avec Mazzini et Garibaldi, sans oublier Bakounine lui-même.
- 32 Pendant les années du sexennat de 1868-1874, la production bibliographique se remit en marche. En 1868 à Madrid, un petit livre en in-4^e d'une centaine de pages, anonyme, félicitait Garibaldi pour avoir su envisager correctement, selon ce qu'affirmait l'auteur, le problème de la liberté des peuples et de la construction de l'État démocratique (« Italie – Rome – Jérusalem... trois peuples compatibles avec l'unité de l'Italie »). Par ailleurs, à Barcelone, Enrique Leopoldo de Verneuil traduisait un premier et volumineux roman attribué à Garibaldi (*Rome au XIX^e siècle*). Ce même traducteur présenterait par la suite un autre texte dont on ne connaît pas l'auteur (*Les libérateurs de l'Italie*) et qui racontait pour un public anglais la vie de Garibaldi et son séjour en Angleterre en mars-avril 1864.
- 33 Les républicains espagnols tentèrent sans succès d'obtenir sa visite en 1868. Les relations concrètes de ces derniers avec le mouvement démocratique italien et avec Garibaldi lui-même avaient commencé autour du projet de formation d'une légion ibérique, corps expéditionnaire de volontaires espagnols qui devait lutter en Italie, impulsé en principe sur la requête de Mazzini par Sixto Cámara et par Nicolás Díaz Pérez et peu après (après la mort tragique de Cámara en 1859) par Fernando Garrido. En 1860, Garrido était à Barcelone, et sur la requête d'un émissaire italien, il semble qu'il s'en alla à Naples pour procéder à son organisation. Les personnes impliquées dans le projet constituaient en fait un échantillon représentatif de l'état-major des

dirigeants démocrates et républicains, dont une partie était déjà intervenue dans la guerre d'Afrique.

- 34 Comme l'a signalé Francisco Madrid, une autre figure importante qui nous permet de comprendre les caractéristiques des relations concrètes entre les uns et les autres est celle du galicien Leonardo Sánchez Deus, volontaire garibaldien, qui accompagna les troupes de 1859 dans les Alpes. Il se joignit en 1860 à l'expédition des Mille et en 1862 il participa à la bataille d'Aspromonte. Il intervint activement dans la formation de la Società Democratica Fiorentina en 1862-1863, et selon les dires de Madrid, il servit peut-être d'intermédiaire avec Garrido et ses aides pour déclencher en Espagne un mouvement insurrectionnel en 1864.
- 35 La présence espagnole continua au sein des troupes garibaldiennes de 1860-1862. Antonio Orense, le fils du fameux dirigeant républicain Josep Maria Orense, qui établirait de fortes relations d'amitié avec les frères Luigi et Cesare Aroldo, participa à la lutte des Vosges en France en 1870. Luigi vint postérieurement à Barcelone avec quelques Italiens pour lutter contre les carlistes en 1873, contre l'opinion de Garibaldi lui-même, auxquels certains demandaient de venir en Espagne. Luigi Aroldo mourut au combat à Tordera en Catalogne (le 22 mars 1874).
- 36 Il y eut d'autre part en 1874 des lettres de Garibaldi à Emilio Castelar, le dernier président de la Première République, qui était le plus haut dirigeant du républicanisme conciliant et modéré, pour protester contre le coup d'État militaire de Pavia. Dans la deuxième partie de l'année 1874, Castelar voyagea en Italie (Florence, Gênes, Milan) et à Nice française depuis 1860. Il semble qu'à Gênes il retrouva Garibaldi, « son frère » selon les références citées dans la deuxième édition de son livre *Souvenirs d'Italie*. Castelar devait par la suite maintenir une correspondance avec Garibaldi.
- 37 Il faut néanmoins tenir compte du fait qu'en marge du détail et de l'intérêt de relations concrètes, le traitement donné par la presse continua à l'époque avec des répercussions encore plus grandes, avec des publications en première page, plus spécialement de la part de la presse républicaine de Barcelone, par exemple dans *La Independencia*. La position par rapport à la Commune et à l'Internationale fut aussi ostensiblement commentée dans *La Federación*, l'organe de l'ouvriérisme organisé internationaliste de Barcelone. Dans la même lignée, le *Diario Mercantil*, républicain, reproduisait en 1871 les options de Garibaldi sur la Commune. Il ne faut cependant pas magnifier une lecture « socialiste » de Garibaldi. Dans le fond, la lecture déjà traditionnelle allait continuer dans la première partie des années soixante, dans cette lignée héroïque et feuilletonesque, avec une image en partie aventurière d'un héros combattant pour la liberté des peuples. Dans ce sens, on continuait à mettre l'accent sur les justifications « quarante-huitardes » de l'utilisation des armes et de l'insurrection face à la tyrannie et au despotisme. La portée symbolique de l'image garibaldienne, très forte durant ces années, s'affaiblirait plus tard, l'évocation d'un personnage déjà légendaire tendant à devenir un lieu commun rhétorique.
- 38 Après le sexennat, l'instrumentalisation politique devait prévaloir chez les républicains, plus enclins à l'usage et au souvenir de son nom qu'à l'explication de sa vie et à l'analyse de sa signification. Garibaldi était un référent extérieur qui facilitait l'explication de stratégies politiques déterminées lors de moments de difficultés et de prohibitions dictées par le régime dictatorial de la monarchie restaurée. C'est ce qui se produisit dans les années quatre-vingt. On peut constater dans ce cas la manière dont Garibaldi permettait la convergence de républicains, francs-maçons et anarchistes.

Garibaldi constituait alors, au-delà de toute autre lecture, un miroir multiple où pouvaient se refléter le républicanisme le plus avancé, la libre-pensée et l'anticléricalisme.

- 39 Divers exemples peuvent illustrer cette caractérisation. Pour commencer, des groupes républicains catalans organisèrent depuis Barcelone une marche avec de nombreux participants pour aller rendre visite à Garibaldi à Caprera. L'expédition « libérale » qui réunissait de manière conjoncturelle la totalité des tendances républicaines et ouvrières de gauche catalanes (« *desde el mas posibilista Hasta el rojo Más furibundo, desde el obrero hasta el encopetado conferenciante del Ateneo* » – depuis le plus possibiliste jusqu'au rouge le plus furibond, depuis l'ouvrier jusqu'au conférencier huppé de l'Ateneo, selon ce que déclarait *La Tramontana*) commença à être préparée en octobre 1879. Le fait le plus significatif est qu'il s'agissait d'apporter une réponse libérale et progressiste aux multiples manifestations et délégations religieuses organisées par l'Église vers Rome et le Vatican. Alors que tout était déjà prêt, et que les inscriptions à la marche étaient déjà closes, la maladie de Garibaldi entraîna un report, puis une annulation définitive.
- 40 Lorsque Garibaldi mourut le 2 juin 1882, *La Tramontana*, un important hebdomadaire anarchiste, satirique et très orienté vers la libre-pensée, édita un numéro extraordinaire (n° 50, du 6 juin 1882). L'éditorial, sans aucun doute écrit par José Llunas y Pujals, affirmait :

¿Per què era que Garibaldi fou sempre tan francament liberal sens espantar-se de res ? Molt senzill. Ell avorria tota tirania, i encarnat son esperit en odi a la més gran, la religiosa, no podia dubtar en totes les demés. Així és que tant reprovava les tiranies en política, com en religió, com en economia, com en sociologia, com en tot. ¿Si de les calentes cendres de Garibaldi poguéis aixecar-se, com altre Fènix, un altre geni nou amb son pensament, sa energia, son valor, sa generositat, son esperit, sa constància ! ¿Quan no podria realitzar-se encara en el que resta de segle XIX, d'aquest segle que ha posat en tela de judici tot l'indiscutable de segles passats, i que a cada pas que ha realitzat la ciència ha fet perdre un infinit els misteris d'aquestes religions revelades sobre les quals es basa la ignorància i la tirania dels pobles !²⁰

- 41 Il nous faut à présent signaler que la meilleure et la plus ambitieuse œuvre théorique de l'anarchosyndicalisme catalan et espagnol de l'époque s'intitulait *Garibaldi. Historia liberal del siglo XIX. Ideas, movimientos y hombres importantes. Estudios filosófico - originales de escritores italianos, franceses y españoles bajo la dirección de Justo Pastor de Pellico*. Pastor de Pellico était un pseudonyme du dirigeant internationaliste et bakouniniste Rafael Farga Pellicer. La première édition était de 1882 et l'introduction commençait par « Garibaldi est mort ! Vive Garibaldi ! ».
- 42 Comme nous le disions, lors des années quatre-vingt Garibaldi constitua un référent fondamental de la libre-pensée et plus particulièrement de la franc-maçonnerie, du moins en Catalogne. Des cercles Garibaldi existèrent ainsi avec une activité importante à Santos en 1885 et 1886. Plus tard, le mouvement scolaire laïciste, en plein combat idéologique et politique contre l'école catholique, ne faisait aucune objection à commencer ses manifestations et meetings au son de *La Marseillaise* et de l'Hymne de Garibaldi, à côté de l'Himno de Riego et des Nietos de los Almogávares.

L'insurrectionnalisme

- 43 L'insurrectionnalisme, mouvement qui prône l'instauration de la démocratie au moyen d'une révolution, donna naissance à une iconographie et à une rhétorique propres,

illustrant cette « assomption » politique des masses. Ces représentations symboliques, codifiées au milieu du xix^e siècle, restèrent largement communes aux républicains espagnols jusqu'aux années 1880. À partir de cette décennie, la division du mouvement républicain en accentue la polarisation. À l'essor du monde ouvrier font pendant des alternatives libérales, démocratiques ou simplement progressistes, comme tentent d'en promouvoir simultanément les gouvernements dynastiques de tendance libérale. On voit toutefois perdurer en Espagne une sensibilité libérale de gauche, férue d'insurrections et de barricades jusqu'à la guerre civile de 1936-1939, sans qu'il n'y ait lieu de s'en étonner. Les causes de cette continuité s'enracinent dans l'extrême diversité politique, économique et sociologique du pays. Dans un contexte aussi complexe, l'État libéral bourgeois, fragile sur ses bases et toujours sur la défensive, fut peu enclin à tolérer l'existence en son sein de forces de gauche, fussent-elles acquises au régime démocratique et respectueuses de ses formes. L'analyse de ce phénomène nous éloignerait de notre sujet. Connaître cette toile de fond aide néanmoins à faire l'exégèse des mouvements de rébellion et d'insurrection qui secouèrent l'Espagne et à comprendre l'importance qu'y revêtit, entre autres, la figure de Garibaldi²¹.

Conclusions ? Plutôt une liste de pistes de travail à aborder

- 44 De manière très fragmentaire et désordonnée (télégraphiquement) :
- 45 Beaucoup de chemin à parcourir, mais constatation de l'importante interrelation et communication culturelle (aussi sur le terrain du symbolique, de l'iconographie et de l'iconologie) dans ce que l'on appelle la Méditerranée occidentale et latine.
- 46 Le besoin d'aborder d'une manière sérieuse (et avec beaucoup de travail) la problématique des lectures et des relectures du républicanisme et de la pensée radicale démocratique du xix^e siècle, d'un langage symbolique et allégorique de l'époque classique, de la Renaissance et du libéralisme du xviii^e siècle.
- 47 Dans le cas espagnol, un certain contraste entre la référence française et la référence italienne²². Sans rechercher le moins du monde une dichotomie prononcée, il me semble que la référence française (dans l'image de la matrone républicaine par exemple, dans la sacralisation de certains personnages – Gambetta, Victor Hugo... – et dans l'assomption du récit politique sur la Troisième République) fut surtout le fait du républicanisme de la droite, de l'ordre et plus distingué, plus particulièrement du castelarisme, du progressisme républicain et du zorrillisme, l'influence italienne et plus précisément garibaldienne tendit à remplir les espaces ou bien de l'agitation populiste de gauche du progressisme, ou bien ceux de l'anarchisme et de l'anarchosyndicalisme. Il faut noter que dans le premier cas, la sacralisation de l'efficacité d'un état fort et moderne fut l'une des idées fortes assumées. Dans le deuxième cas, c'est plutôt le pari non pas sur un internationalisme puisant ses racines dans les années quarante ou quatre-vingts mais plutôt sur le cosmopolitisme universaliste.
- 48 On peut trouver un cas particulier, légèrement différent, dans le cadre du républicanisme fédéral, plus particulièrement lorsqu'il s'agit de fixer avec une plus grande cohérence sa spécificité doctrinale et idéologique à partir de 1879-1880. Les regards se tournèrent alors plutôt vers les États-Unis et la Suisse. Dans le cas français, le recours pouvait seulement maintenir une fidélité proudhonienne et à la

commémoration des grands événements libérateurs – la révolution française de 1789 ou la deuxième république de 1848, aussi en partie la Commune de 1871 – mais il était difficile d’assumer la Troisième République comme sienne. Dans le cas italien, on a fait d’une certaine manière appel contre Cattaneo ou les luttes populaires animées par Mazzini et Garibaldi en 1848, mais peu de choses à ce que je sais. Le confédéralisme helvétique, comme je l’ai déjà expliqué, et le fédéralisme américain semblaient sans aucun doute plus appropriés et actuels.

NOTES

1. Ce texte s’insère dans un projet de recherche intitulé « La Nation en Espagne et la Catalogne » (ESNACAT), sous ma direction [MINECO, HAR2010-21990], qui est intégré dans le Groupe d’Études République et Démocratie (GERD) de l’Université Autonome de Barcelone.
2. Ce n’est pas le lieu de résumer la bibliographie générale sur ce sujet. Nous mentionnons, cependant, René Alleau, *La science des symboles : contribution à l’étude des principes et des méthodes. De la symbolique générale*, Paris, Payot, 1982 ; Matilde Battistini et Dominique Férault, *Symboles et allégories*, Paris, Hazan, 2004 ; Luc Benoist, *Signes, symboles et mythes*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1977 ; Axel Bolvig et Phillip Lindley, *History and images : towards a New Iconology*, Turnhout, Brepols, 2003 ; Annie Duprat, *Images et histoire : outils et méthodes d’analyse des documents iconographiques*, Paris, Belin, 2007 ; Francesca Ghedini et al., *Iconografia 2005 : Immagini e immaginari. Dall’antichità classica al mondo moderno. Atti del convegno internazionale*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze lettere et Arti, 26-28 gennaio 2005, Rome, Quasar, 2006 ; Nelson Goodman, *Los lenguajes del arte. Aproximación a la teoría de los símbolos*, Barcelone, Seix Barral, 1976 ; W.J. Thomas Mitchell, *Iconologie : Image, texte, idéologie*, Paris, Prairies ordinaires, 2009 ; Florence Vuilleumier, *La raison des figures symboliques à la Renaissance et à l’Âge Classique. Études sur les fondements philosophiques, théologiques et rhétoriques de l’image*, Genève, Droz, 2000. Aussi, en éditions espagnoles, Carlos Garcia Gual, *Diccionario de mitos*, Madrid, Siglo XXI, 2003 ; Juan Carmona Muela, *Iconografía clásica*, Madrid, Akal bolsillo, 2013 [2000] ; Frédéric Portal, *El simbolismo de los colores. En la antigüedad, la edad media y los tiempos modernos*, Palma de Mallorca, Olañeta, 2011 ; Juan F. Esteban Lorente, *Tratado de Iconografía*, Madrid, Istmo, 2002 ; Juan Eduardo Cirlot, *Diccionario de símbolos*, Madrid, Siruela, 2008 [1958] ; Federico Revilla, *Diccionario de Iconografía y simbología*, Madrid, Cátedra, 2012 [1990] ; AAVV, *Mediterrani. Del mite a la raó*, Barcelone. La Caixa, 2014 ; etc.
3. Voir *Los mártires de la República. Cuadros históricos... páginas trazadas por una Sociedad de Escritores Republicanos*, Barcelone, Biblioteca Escogida, 1873, 2 vol.
4. La littérature dite de « cordel » est un genre de littérature populaire en vers. Cette dénomination trouve son origine dans la façon où elle était vendue : sur une corde qui se tenait de part et d’autre des échopes dans les rues ou près des parcs publics. Les textes étaient seulement imprimés et sans couverture ; accrochés à la corde par une épingle à linge. Ce genre littéraire fut très populaire en Espagne et au Portugal, passant ensuite en Amérique latine, puis à Naples et en Sicile. (Note de l’éditeur).
5. Sur cette approche, voir en particulier Pere Gabriel, « Trabajador de oficio y política en el siglo XIX : el buen obrero y la ilustración autodidacta », dans Vicent Sanz Rozalén et José A. Piqueras Arenas (éd.), *En el nombre del oficio*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2005, p. 235-269 ; Pere Gabriel, « Militància democràtica i literatura a Catalunya el segle XIX », *Catalonia*, n° 1, 2008,

p. 1-21 ; *id.*, « Els herois del poble. Literatura de voluntat popular i militància política democràtica el segle XIX a Catalunya », *Anuari Verdaguer. Revista d'Estudis Literaris del segle XIX*, n° 17, 2009, p. 255-284 ; *id.*, « El folletín militante en el siglo XIX y principios del XX : la imagen del dirigente », dans Maria Graciete Besse et Michela Ralle (coord.), *Les grands récits : miroirs brisés ?*, Paris, Indigo, 2010, p. 119-133. Plus généralement, il faut tenir compte de textes classiques tels que Lily Litvak, *La mirada roja. Estética y arte del anarquismo español 1880-1913*, Barcelone, Ed. Serbal, 1988 ; *id.*, *Transformación industrial y literatura en España (1895-1905)*, Madrid, Taurus, 1980 ; *id.*, *España 1900. Modernismo, anarquismo y fin de siglo*, Barcelone, Anthropos, 1990 ; Jacques Maurice et al. (dir.), *Peuple, mouvement ouvrier, culture dans l'Espagne contemporaine, Cultures populaires, cultures ouvrières*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1990 ; Manuel Morales Muñoz, *Cultura e ideología en el anarquismo español (1870-1910)*, Málaga, CEDMA, 2002. Pour un regard sur les auteurs socialistes, aussi, Francisco de Luis Martín, *Cincuenta años de cultura orera en España 1890-1940*, Madrid, Ed. Pablo Iglesias, 1994 ; Brigitte Magnie (éd), *Hacia una literatura del pueblo : del folletín a la novela*, Barcelone, Anthropos, 1995, etc.

6. L'auteur du dessin signait Garcia ; d'autre part, le graveur en était Manchón.

7. Conservée dans les Archives historiques de la ville de Barcelone, selon F. Soldevila (1972 [1954]) : *Historia de España. Tomo VIII*, p. 59, qui la reproduit.

8. *La Flaca*, n° 55, 6 mars 1873, p. 2-3.

9. Voir par exemple, *El País*, Madrid, 29 septembre 1903, p. 1. De son côté, l'allégorie de la République insérée dans la couverture d'*El Motín*, Madrid, à partir de 1881, s'appuyait sur une épée forte et robuste.

10. Sojo partit pour Buenos Aires en 1883. En plus de ses collaborations très innovantes sur le plan technique et avec une forte intentionnalité politique, qui lui valurent sa renommée, dans *El Buñuelo* (Madrid, 1880-1881), *La Broma* (Madrid, 1881-1887, en collaboration avec Manuel Mayol – « Heráclito » et jusqu'en 1883, date à laquelle ils partirent à Buenos Aires) et dans la deuxième époque de *Gil Blas* en 1882, il fut le fondateur et l'animateur de *Don Quijote*, Madrid, 1892-1902. En Argentine, il avait créé avec le même Mayol-Heráclito et là encore avec un grand succès et une répercussion politique plus grande encore *Don Quijote* (Buenos Aires – et Montevideo –, 1884-1891). On trouve une bonne explication de son séjour à Buenos Aires dans Laura Malosetti Costa (2002) : « Don Quijote en Buenos Aires. Migraciones del humor y la política », dans *V Jornadas de Estudio e Investigación del Instituto de Teoría e Historia del Arte 'Julio E. Payró'*, Buenos Aires, UBA, et dans Laura Malosetti Costa, « Humor de "gallegos". Sátira política e identidades nacionales en el fin de siglo porteño », *Texto presentado en las IX Jornadas Interescuelas/Departamentos De Historia*, 24, 25 y 26 de Septiembre de 2003. Universidad Nacional de Córdoba.

11. Voir *El País*, Madrid, 11 février 1894. La version originale en espagnol était, sous l'épigraphie « La República. Oleografía por Demócrito » ; « La República de Sojo no es aquella matrona clásica, arrancada del Partenón de Atenas, que ya estamos cansados de ver ; es una figura esencialmente española, en cuyos ojos negros parece brillar todo el sol de Andalucía. Es la República soñada por un poeta naturalista ; el ideal hecho carne, si se nos permite la palabra. // "Dan ganas, viendo a la hermosa morena en la que Sojo ha simbolizado la República, de quitarse respetuosamente el sombrero y gritarla: // "¡Olé, ya, las instituciones democráticas ! // "No tenemos más que palabras de alabanzas para hablar de la última obra del popular caricaturista Demócrito. »

12. En réalité, il s'appelait Antonio Palomero Dechado (Madrid 1869 - Málaga 1914) et fut aussi un dramaturge et zarzueliste de certain renom.

13. « La Comédie humaine. Pour le populaire dessinateur Démocrite à l'occasion de la publication de sa République espagnole ».

14. Voir *El País*, Madrid, 14 février 1894, p. 1. Une traduction française pourrait être : « Ses yeux provoquent la colère, / prisonniers de longs cils, / Bon Dieu, quelle paire d'yeux ! / lèvres rouges

et court / sont nid d'amour et de baisers. // Diable, symbole ou une femme, / physionomie souverain, / monarchique sera / qui, vos grâces voyant, / ne devient pas républicain ! ».

15. *La Voz de Cataluña*, 18 février 1883.

16. Sur tout ce sujet, voir en particulier Pere Gabriel, « Gli anniversari della Rivoluzione e della Repubblica in Spagna. I casi di Madrid e Barcellona », *Memoria e Ricerca. Rivista di storia contemporanea*, n° 34, 2010, p. 17-46 ; *id.*, « Celebrar la nació en Catalunya ? Qué nació ? », dans Ludger Mees (éd.), *La celebración de la nación. Símbolos, mitos y lugares de memoria*, Grenade, Comares Historia, 2012, p. 173-190 ; *id.*, « Las naciones de los republicanos y la batalla de los símbolos en España », M. Suárez Cortina et M. Ridolfi (éd.), *El Estado y la Nación. Cuestión nacional, centralismo y federalismo en la Europa del Sur*, Santander, Ediciones Universidad Cantabria, 2013, p. 179-214.

17. Voir Valentí Almirall, *El Tiro Federal Suizo. Descripción de la fiesta en 1883, escrita desde Lugano y publicada en el periódico El Diluvio*, Barcelone, El Principado, 1883.

18. Voir Manuel Espadas Burgos, « El eco de Garibaldi en España », dans *Giuseppe Garibaldi e il suo mito, Atti del LI Congresso di storia del Risorgimento italiano (Genova, 10-13 novembre 1982)*, Rome, Istituto per la Storia del Risorgimento italiano, 1984, p. 231-246 ; José A. Ferrer Benimeli, « Garibaldi e la tradizione democratica iberica », dans *Garibaldi generale della libertà, Atti del convegno internazionale (Roma, 29-31 maggio 1982)*, Rome, Ufficio Storico SME, 1984, p. 443-496 ; Francisco Madrid Santos, « De la supuesta estancia de Fernando Garrido en Florencia », *Spagna Contemporanea*, n° 1, 1992, p. 49-60, et « El garibaldinismo en España en el siglo XIX », *Spagna Contemporanea*, n° 3, 1993, p. 23-45 ; Teresa Abelló, « El mito de Garibaldi en el anarquismo español », *Spagna Contemporanea*, n° 25, 2004, p. 21-38 ; *id.*, « La historiografía románticoliberal espanyola i el Risorgimento : la figura de Garibaldi », *Afers*, n° 50, 2005, p. 179-194. Aussi, Pere Gabriel, « Da Garibaldi a Malatesta. Immagini e presenze italiane nel movimento operaio catalano e spagnolo », *Quaderni del Circolo Rosselli*, n° 2, 1996, p. 10-30, et *id.*, « Iconografia del republicanisme a Espanya i Catalunya. Alguns referents europeus dels federals catalans », *Catalònia*, n° 11, 2012.

19. L'original en espagnol était : « ¿Por qué se proponen referir el odioso atentado que han sufrido y sufren aún en Nápoles, la justicia y el buen derecho ? ... Porque los fueros del sentido común protestan contra la torcida dirección que se pretende imprimir a las ideas de las masas, los que principalmente van dirigidas las publicaciones que nos hemos lamentado, porque en fin entre tantas vidas de Garibaldi, entre tantas historias de los sucesos de Italia, importa que aparezca una que, aunque sufra de iguales defectos literarios que las otras, haga bien oír la voz de la verdad... ».

20. « Pourquoi Garibaldi fut-il ce combattant de la liberté que rien n'effraie ? C'est très simple. Abhorrant toutes les tyrannies, et vouant la plus grande haine à la plus grande de toutes, la religion, il lutta donc contre toutes les autres, sans jamais connaître le doute. Aussi confondit-il dans la même exécution toutes les formes de tyrannie : politiques, religieuses, économiques, sociales. Ah, puissions-nous voir, tel un Phénix renaissant des cendres encore fumantes de Garibaldi, se lever un autre homme de génie qui fût son égal par sa pensée, l'énergie, la valeur, l'esprit, la générosité, la constance ! Que de choses pourraient alors s'accomplir avant la fin du xix^e siècle, ce siècle qui instruisit le procès des siècles passés et de leurs préjugés et qui, à chaque pas fait en avant par la science, fit reculer infiniment les religions révélées et leurs mystères, fondement de l'ignorance et de l'oppression pour les peuples ! »

21. Voir Pere Gabriel, « Cultures polítiques republicanes del vuit-cents : insurrecció, democràcia i federalisme », dans Josep M. Fradera (coord.), *Societat, política i cultura a Catalunya 1830-1880*, Barcelone, Ajuntament, 2002, p. 239-254.

22. Alors que les échanges iconographiques et les influences réciproques entre l'Italie et l'Espagne dans ce domaine ont donné lieu à plusieurs communications et colloques, on regrettera qu'il n'en ait rien été jusqu'à présent pour les relations franco-espagnoles.

RÉSUMÉS

Plusieurs modèles européens ont contribué à façonner l'identité républicaine, en Catalogne comme en Espagne. Le texte qui suit montre d'abord à cet égard la portée et la prégnance des symboles et des figures léguées par le panthéon républicain français. Mais si Gambetta apparaît comme une référence pour l'aile modérée du républicanisme, c'est plutôt l'Italien Garibaldi, *a contrario*, qui est invoqué par les adeptes d'une pratique et d'un discours insurrectionnels. Enfin le fédéralisme républicain catalaniste s'est davantage inspiré de l'exemple helvétique, dans ses symboles et son système de représentation.

Various European models contributed to shaping Republican identity, in Catalunya as in Spain. This article shows the reach and weight of symbols and figures inherited from the French Republican pantheon. While Gambetta appears as a reference for Republicanism's moderate wing, the Italian Garibaldi is on the contrary summoned up by the tenants of insurrectional practices and discourses. Finally, Catalanist Republican federalism was more inspired by the Helvetic model in its symbols and representation systems.

INDEX

Keywords : republicanism, republican identity, Spain, France, european model, republican federalism, representation

Mots-clés : républicanisme, identité républicaine, Espagne, France, modèle européen, fédéralisme républicain, représentation

AUTEUR

PERE GABRIEL

Pere Gabriel est professeur émérite en histoire contemporaine à l'Université Autonome de Barcelone. Membre fondateur et du conseil de rédaction de la revue *Historia Social*, ses recherches portent sur le républicanisme fédéral espagnol, le nationalisme catalan et les nationalismes en Espagne, les syndicalismes socialistes et anarchistes. Co-auteur de *España Res Pública. Nacionalización española e identidades en conflicto (siglos XIX y XX)*, 2013 et de l'article « El republicanismo español » dans la revue *Ayer* (2000).